

La mort a été engloutie dans la victoire. Ô Mort, où est ta victoire ?

Il est vraiment fou ce Paul. Dans son exaltation il délire encore une fois. Il annonce la victoire de la mort et déjà il la célèbre dans le Christ. *Rendons grâce à Dieu qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus Christ.* Il est fou, Paul, parce que disciple d'un autre fou qui a dit dans sa folie : *Celui qui me mange, lui aussi vivra par moi.* Au moins le prophète Isaïe était un peu moins délirant parce qu'il parlait d'une promesse lointaine, à venir : ce festin magnifique qui célèbre la disparition de la mort et pendant lequel Dieu vient essuyer les larmes de chacun de nos visages. Quelle beauté dans cette attente : voir le voile du deuil disparaître, et chacun faire l'expérience de la consolation de Dieu lui-même. Sentir sa caresse sur nos joues mouillées, son respect infini, sa chaste tendresse. Voir Dieu ému par notre douleur, saisi, arrêté, captivé par notre émotion ; qui vient recueillir nos larmes comme des perles précieuses. Le voir, le regarder effacer l'humiliation que la mort inflige à notre désir de vivre.

Pendant cette pandémie, il est bon de prendre le temps de penser à ces multitudes qui sont mortes isolées. Comme à ces innombrables personnes à travers l'histoire des hommes qui ont été écrasées de solitude dans le deuil, par l'isolement, ne pouvant même pas toucher leurs morts comme si leurs larmes n'avaient pas même le droit d'exister ... parce qu'elles-mêmes, dangereuses d'ailleurs – porteuses peut-être du virus –, ou plus encore porteuses d'une attente à laquelle nous n'osons plus croire : la consolation.

Prenons le temps aujourd'hui de nous unir à ceux-là vivants et morts. Vivants plus enterrés encore que certains morts dans l'infinie solitude du deuil. Contemplons ce geste divin qui rejoint mystérieusement déjà chacun, au-delà du temps et de l'espace. Car notre folie à nous, nourrit par celle de Paul et de Jésus, c'est de célébrer maintenant ce festin des noces qui rassemble tous les peuples. Nous en sommes témoins maintenant par ce que nous faisons. Nous participons par notre célébration à ce geste infini par lequel Dieu vient caresser chacun des visages endeuillés, passés, présents ou futurs. Nous rejoignons chacun dans sa solitude pour que la secrète compassion inaugure déjà la communion définitive de l'humanité en Dieu.

C'est une folie ! Paul proclame la victoire de la vie sur la mort. Il défie la mort. Il déchire par son cri le voile de deuil : où est-elle ta victoire, ô mort ? N'entendons pas là le vague espoir d'un dérangé mais l'espérance, notre espérance, fondée sur une expérience : son expérience du ressuscité, du Christ vivant ! Son expérience du vivant victorieux de sa mort, victorieux de notre mort parce qu'il est la vie ! De cette expérience Paul tire une nécessité : il faut que le périssable soit revêtu par l'impérissable. Le mortel par l'immortel ! Le vêtement de deuil est enlevé, celui de la vie va nous envelopper. Ce n'est plus la mort qui engloutit la vie mais la vie qui engloutit la mort ! La vie du Christ – le Christ notre vie –, s'approprie toute notre existence. La vie nous engloutit. Le Christ nous dévore : cela devrait nous effrayer ! Nous allons disparaître comme le gamin tout heureux qui s'enfouit dans la tendre étreinte de son père.

La mort a été engloutie dans la victoire... Paul dit ailleurs que *notre être mortel va être englouti par la vie.* Est-ce si effrayant ? Si déroutant ? Pourtant la vie est plus forte que la mort : la nature ne cesse de nous en persuader ! Les vivants mangent les morts ! C'est une évidence dans le cycle aveugle de la nature : ce premier livre de la révélation celle de la folle gratuité de Dieu, la création ! Livre de la gratuité qui attend le livre de la tendresse : les deux testaments. Chaque printemps donc le

proclame : la vie est plus forte que la mort, mais cette évidence nous est cruelle et effrayante à nous, personnes, à nous esprit incarné. Pour moi, individu séparé des autres, **ma vie** reste moins forte que **ma** mort ! Ma vie ! Mais est-ce si légitime que je dise « ma » vie ? Que je m'approprie égoïstement ce mystère qui traverse si généreusement notre monde ?

Voilà justement l'expérience de Paul, qui s'écrie dans sa folle sagesse : *Pour moi vivre, c'est le Christ ! Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi !* Il avait découvert que le Christ était sa vie. Ma vie, c'est quelqu'un qui n'est pas moi ! Et si j'arrivais à ne plus dire *ma vie* une fois l'expérience faite de ce quelqu'un, de Jésus vivant ! L'expérience du Ressuscité illumine la réalité. C'est une transformation soudaine, mais pas encore celle dont parle Paul au son de la trompette. Elle n'est encore qu'intérieure, cette expérience. Ensuite il s'agit de s'exercer à vivre selon cette lumière du Ressuscité : c'est-à-dire à prier, à combattre spirituellement pour vivre cette lente transformation qui se nomme conversion. Le converti est saisi une fois pour vivre ensuite en converti c'est-à-dire pour vivre en se retournant constamment vers le Vivant qui lui donne part à sa vie !

Le converti doit affronter en permanence son moi, son personnage qui s'approprie le mystère de la vie au lieu de laisser la vie le traverser, au lieu de la laisser transparaître à travers son moi ! Sur ce chemin de la déconstruction du moi qui s'approprie tout ce qui passe à sa portée, je dois me nourrir : manger ce pain, le pain vivant ! Les vivants mangent les morts dans le règne animal. Mais dans le règne des esprits – celui qui tend à devenir le royaume, les personnes, ces animaux habités par le souffle de Dieu... –, dans ce règne-là, de quoi se nourrissent donc les vivants ? Nous nous nourrissons de relations, des liens que nous entretenons avec les autres. Ce qui nourrit le cœur d'un homme, ce sont les liens en tant qu'il les célèbre. On nomme cela alliance.

En ce jour nous faisons mémoire des morts, nous nous arrêtons pour revenir à ce qui a nourri notre cœur à travers notre relation avec eux : ces souvenirs qui nous habitent. Ils nous nourrissent encore. Ils sont là. Il reste en moi quelque chose encore vivant de leur présence. Je peux revenir à eux en moi. J'ai partagé avec eux ce mystère de la vie ; avec eux je me suis senti vivant. Leur propre manière de goûter la vie m'a ouvert à ce mystère sans fond. Ce sont des détails anodins : des intonations de voix, des expressions, des regards, ce je ne sais quoi par lequel ils m'ont ému, ouvert, délivré ; par lequel ils m'ont fait naître à l'être-ensemble, au mystère de la vie qui est communion et que nul ne peut s'approprier.

Dans le règne des personnes, les vivants se nourrissent des vivants par les relations. En me souvenant de cela, je peux les retrouver tous vivants ! Je peux retourner à cet espace en moi qui est vie : vie immortelle, impérissable, éternelle ! Et qui un jour va surgir pour nous engloutir, pour nous revêtir. Nous serons alors revêtus extérieurement de ce qui nous habite intérieurement.

Nous serons revêtus de ce qui nous habite, de la vie qui nous habite. Notre demeure sera celui qui demeure en nous. *Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi je demeure en lui.* Jésus nous habite pour nous habiller, pour nous revêtir de lui. Jésus nous nourrit de sa chair pour nous fait entrer dans sa relation au Père ! *Celui qui me mange vivra pas moi, comme moi je vis par le Père.* Celui me mange célèbre l'alliance. Il entre dans cette confiance éternelle de mon amour avec le Père. Il plonge dans la source régénératrice, il s'engouffre dans la vie. Celui qui me mange vivra éternellement. Il se nourrit et devient comme moi et en moi nourriture pour les autres, pour les faire entrer dans la consolation du Père. Il me mange, mais c'est moi, la vie, qui l'engloutis.